

La complexité du sens lors des interactions orales dans l'apprentissage d'une langue étrangère

Alain Brouté

Université Autonome de Madrid, Université Complutense de Madrid, Espagne

alain.brouté@uam.es

Synergies Pologne n°6 - 2009 pp. 57-64

Résumé : *Interpréter le sens d'une activité telle que celle de l'interaction orale de face à face requiert un traitement phénoménologique intégrant d'un côté une analyse des cadres sociaux ou schémas interprétatifs de l'expérience individuelle de l'activité en question et, de l'autre, une analyse du langage en tant qu'être, en l'occurrence celui d'une parole vue comme intention de signification. De telles analyses sont complexes, a fortiori lorsque les interactions orales sont développées en langue étrangère et sur le terrain d'apprentissage de cette langue.*

Mots-clés : *cadre socioculturels, corporéité signifiante, interaction orale, parole comme intention, phénoménologie du langage, transformation.*

Abstract: *Interpret the sense of an activity, such as that of face to face oral interaction, requires a phenomenological treatment integrating on one side an analysis of the social or the interpretative plans of the individual experience of the activity into question and, of the other one, the analysis of the language as to be, in this particular case that of a word seen as intention of meaning. Such analyses are complex, all the more when the oral interactions are developed in foreign language and on the ground of learning of this language.*

Key words: *sociocultural framework, oral interaction, intention of meaning, phenomenology of language, transformation*

Introduction

Inspiré par les travaux du sociologue Erving Goffman, cet article propose une approche phénoménologique de la complexité de l'apprentissage de l'interaction orale dans une langue étrangère. Une telle approche essaye de montrer comment l'activité d'interaction orale, véritable activité de référence de la vie sociale quotidienne et du terrain de l'enseignement/apprentissage, est une activité complexe, car se composant de multiples constructions de la réalité, en l'occurrence des cadrages, qui s'articulent les uns aux autres et à travers lesquels les apprenants, comme tous les êtres sociaux, agissent à l'égard des choses en fonction du sens interprétatif que ces choses ont pour eux. La parole se transforme alors en intention de parole et l'apprentissage langagier s'en complexifie d'autant plus.

I. Les cadres ou les schémas interprétatifs de l'expérience individuelle de la vie sociale et leur transformation

1.1. Que se passe-t-il ici ?

Le sociologue canadien E. Goffman s'est trouvé particulièrement motivé par l'hypothèse que suggère H. Garfinkel, en l'occurrence la possible dépendance d'un ensemble fini de règles pour ce qui est de l'activité quotidienne et de son intelligibilité. La découverte de telles règles permettrait non seulement une analyse plus profonde de la vie sociale, mais également la compréhension de « certains actes dits déviants parce qu'ils menacent l'intelligibilité de ce qui se passe autour de nous et donc de ce que nous ferons ultérieurement (...) » (Goffman, 1991) En regroupant de nombreux travaux phénoménologiques et en les prolongeant, E. Goffman ne s'est pas limité uniquement au terrain de la rencontre de face à face, mais a englobé une perspective situationnelle ordinaire où la problématique peut se résumer à travers la question : « Que se passe-t-il ici ? » C'est ainsi qu'il a été amené à étudier non pas la structure de la vie sociale, sinon la structure de l'expérience individuelle de la vie sociale et en est arrivé à formuler que nous agissons toujours à partir d'un cadre primaire, l'activité pouvant être transformée à l'infini. Or, les cadres de l'expérience qui nous intéressent prioritairement ici sont ceux de l'apprentissage oral d'une langue étrangère et ceux de la conversation informelle de face à face.

1.2. Les cadres d'analyse : cadres naturels et cadres sociaux

E. Goffman nous propose deux grands types de cadres primaires, les cadres naturels et les cadres sociaux. Les cadres naturels permettent d'identifier des occurrences purement physiques, totalement déterminées pour nous de manière naturelle et ne répondant à aucune évaluation particulière. Par contre, les cadres sociaux, eux, balisent normativement les situations et soumettent l'action qui est pilotée à une évaluation sociale empreinte d'un certain nombre de valeurs. Cadres naturels et sociaux sont articulés. Concrètement, les cadres sociaux s'appuient toujours sur un cadre naturel. De fait, ils requièrent très souvent des compétences physiques de la part des agents sociaux et c'est alors que toute activité se référant à un cadre social peut être analysée selon un cadre naturel. Chaque cadre social possède ses propres règles et c'est le cadre en question qui nous permet de donner du sens et de décrire ce qui se passe ou s'est passé. L'ensemble des cadres primaires d'un groupe social représente l'élément central de sa culture. Une activité peut être propice à utiliser plusieurs cadres, néanmoins un cadre s'impose pour donner du sens, sinon il est possible de connaître ce que E. Goffman nomme un problème de ségrégation de cadres, ce problème étant dû à certaines limites quant à la faculté de lire ce qui se passe d'après le cadre qui prévaut. C'est ainsi que le sociologue canadien mentionne que « chacun de nous a eu affaire, à un moment ou à un autre, à un cadrage ambigu ou s'est mis à douter du rôle de tel ou tel individu dans un cadre. » (Goffman, 1991, 435) De cette sorte, le choix du canal d'interprétation prend une grande importance lorsqu'un acteur social développe une activité, faisant ou non preuve d'aptitude. En fait, le cadrage dépend non seulement du choix du cadre prioritaire de lecture, mais également de la capacité à s'engager, à être absorbé par cette activité.

1.3. La transformation de l'activité cadrée

La lisibilité du statut de participant dans l'activité est déterminante pour un bon cadrage, or l'activité en question peut s'appuyer sur une activité servant de modèle, une telle situation compliquant la lecture du cadre et du statut des acteurs, vu la plus grande complexité d'interprétation des canaux et des différents rôles en jeu dans ce type d'activité que E. Goffman nomme transformée. Nous arrivons ainsi au concept de transformation de l'activité cadrée, un tel concept étant fortement inspiré des travaux de G. Bateson sur le jeu. A partir de ces travaux, E. Goffman propose neuf règles qui sont respectées lors d'une transformation d'action sérieuse en action ludique.

- « 1- L'acte ludique s'accomplit de telle sorte que sa fonction normale n'est pas réalisée. Le participant plus fort ou plus compétent doit se contrôler suffisamment pour rester à la hauteur du plus faible ou du moins compétent.
 - 2- Certains actes sont exagérés.
 - 3- La séquence d'activité qui sert de modèle n'est suivie ni fidèlement, ni complètement...
 - 4- Le caractère répétitif est très marqué.
 - 5- Lorsque le jeu est collectif, chaque participant y entre de son plein gré ...
 - 6- Les changements de rôles au cours du jeu sont fréquents...
 - 7- Se prolongeant souvent au-delà de ce qui est exigé par l'activité qui lui sert de modèle, le jeu semble étranger aux contraintes extérieures qui pèsent sur les participants.
 - 8- Quoiqu'un individu puisse jouer seul en présence d'un autre individu, le jeu solitaire cède la place au jeu collectif dès qu'un partenaire approprié se présente...
 - 9- Des signaux existent vraisemblablement pour indiquer le début et la fin du jeu. »
- (1991, 50-51)

Le terrain de l'enseignement/apprentissage est un terrain privilégié de la transformation de l'activité réelle et de telles règles vont nous permettre de préciser le type de transformation correspondant à l'activité choisie, en l'occurrence l'interaction orale de face à face dans une langue étrangère.

II. La complexité du sens dans l'activité d'interaction orale

2.1. L'interaction comme processus dialogique de rencontre

Ces dernières années, le prototype préféré de relation duelle étudié par les chercheurs est l'interaction de face à face s'initiant à partir de la reconnaissance mutuelle de deux individus pour conclure au moment où ils se retirent. Une telle orientation conduit l'analyse sur le terrain de la vie quotidienne, car « l'analyse sociale doit d'abord porter (...) sur les comportements réels et ordinaires, sur leur structure et leur organisation. » (E. Goffman, 1991 : 555) Néanmoins, il faut reconnaître que l'interaction de face à face implique que nous entrons dans un domaine interdisciplinaire aux frontières cognitives pas toujours nettement définies. Aussi, il est intéressant de mettre en exergue une constante au sein de ce domaine hétérogène. Tout d'abord, l'interaction doit être vue comme un processus dialogique de rencontre qui peut se résumer en quatre caractéristiques principales :

- « - elle se déroule en face à face
- elle suit des règles et possède des contraintes
- elle s'appuie sur une relation cognitive des participants
- elle évolue en fonction de la coordination que les participants impriment à leurs actions. » (Tabensky, 1997 :46)

2.2. Les cadres d'analyse du sens dans l'interaction orale

Le modèle goffmanien de l'interaction peut être considéré comme une rencontre focalisée se caractérisant par un seul centre officiel d'attention cognitive et visuelle que tous les participants aident à maintenir. La prise de contact, l'ouverture et la fermeture répondent à des techniques très codifiées avec différents modes d'adresses verbales et d'échanges gestuels, mimiques et tactiles. Nous avons affaire alors à des contraintes rituelles réglant le comportement des interactants qui s'ajoutent aux contraintes systémiques permettant que la communication se fasse et, notamment, le recours à des conventions, vu la nécessité de résoudre le problème de la multicanalité de cette communication pour réaliser un bon cadrage. A ce propos, E. Goffman nous dit que « ce qui importe davantage, c'est que la conversation de face à face exige des participants qu'ils restent à la portée du regard et de la voix l'un de l'autre (...). » (Goffman, 1991 : 490) D'autres difficultés peuvent concerner l'environnement de l'interaction, ces dernières étant créatrices d'ambiguïtés et d'erreurs en termes de cadrage. La question est alors de percevoir si l'erreur provient d'une participation à l'activité basée sur un cadre équivoque ou s'il s'agit simplement d'une erreur partielle de cadrage ou encore d'une action pilotée à part entière par l'interlocuteur en question.

Pour définir la conversation, E. Goffman dit que « elle suppose un échange facile des rôles de locuteur et d'auditeur et implique un petit nombre de participants qui ont peut-être décidé de passer ensemble un moment, plus ou moins long, où ils prendront plaisir à ne rien faire ou qui s'accordent un court instant de diversion. » (Goffman, 1991 : 488) La synchronisation nécessaire au développement de la conversation est révélatrice de la souplesse qui caractérise l'activité en question et son sens. En outre, les corps sont des instruments que nous pensons diriger et qui, en fait, échappent en grande partie à notre contrôle. Le cadrage plus souple et relâché de la conversation fait alors qu'elle n'est jamais l'objet de réponses fulgurantes et précises données sur-le-champ. A ce propos, il est exceptionnel qu'une réplique préparée à l'avance offre un résultat aussi probant que celui imaginé auparavant. Enfin, l'interaction orale est l'activité langagière qui est le moins en prise sur le cours du monde et la plus vulnérable aux transformations, même dans ses versions les plus formelles.

2.3. Les transformations de l'interaction orale

E. Goffman fait un parallèle entre l'interaction orale de face à face et une séquence jouée en posant la question : « En général, que fait un locuteur, sinon raconter à ceux qui l'écoutent une version de ce qui lui est arrivé ? » (Goffman 1991 : 494) De fait, il est difficile de traiter la séquence jouée de la conversation comme une simple parenthèse. C'est ainsi que ceux qui s'engagent dans une

conversation ordinaire ou ceux qui ne font que répondre à leurs interlocuteurs s'impliquent en même temps dans des rôles au sein d'une véritable mise en scène de la vie quotidienne, mais des rôles qui reflètent plus des fonctions ou des aptitudes que des personnages, ces derniers illustrant la version théâtrale d'une personne ou biographie personnelle d'un sujet. En fait, l'interaction orale sociale non dramatisée voit toujours cohabiter deux types de rôles, en l'occurrence le rôle social que les autres projettent sur le sujet et, en parallèle, un rôle d'interactant de l'ordre du relationnel, ouvrant largement les portes du domaine de la biographie personnelle, et à travers lequel le locuteur entretient une relation avec lui-même comme quelqu'un dont il parle afin de mieux se justifier et indiquer ainsi que sa responsabilité en acte est limitée.

2.4. La dimension de l'imprévu dans les interactions orales

Dans les conversations informelles, les interactants cherchent souvent à maîtriser la part d'imprévu bien que chaque mouvement et ses conséquences soient à la fois pressentis et imprévisibles. Le pressentiment se base sur un comportement adaptatif, la progression de la conversation s'orientant en fonction du pas précédent, et l'imprévu s'illustrant par le fait que nous sommes toujours plus ou moins à la merci de quelque chose à découvrir malgré nos efforts pour développer le caractère séquentiel et minuté des tours de parole. En fait, nous participons habituellement de manière spontanée aux interactions orales de par la capacité que nous avons à produire de l'absorption malgré les possibles ruptures du cadre de la conversation. C'est ainsi que les interlocuteurs entretiennent souvent la spontanéité de leur engagement en écartant tout ce qui est indésirable ou inintéressant. De cette sorte, la spontanéité correspond bien à une dynamique permettant de répondre à tout imprévu et, dans les conversations informelles, de parler de façon expressive et impromptue, donc d'être capable à tout moment d'improviser des solutions adaptées au cadre de référence. (Brouté, 2009 : 64-78)

III. Un traitement phénoménologique de la complexité du sens dans les interactions orales en langue étrangère

3.1. La parole ou le langage comme être

L'improvisation, en tant que dynamique de l'interaction orale transformée, révèle l'essence du langage et favorise l'apprentissage de la langue étrangère. (De Raymond, 1980) Toutefois, il y a deux langages, en l'occurrence le langage acquis disparaissant derrière le sens dont il est porteur, et celui qui se développe dans le moment de l'expression et qui va précisément nous amener des signes vers le sens. De fait, M. Merleau-Ponty précise que « quand quelqu'un a su s'exprimer, les signes sont aussitôt oubliés, seul demeure le sens, et la perfection du langage est bien de passer inaperçue. » (1969 : 16) Ce dernier évoque ainsi le langage parlé qu'il oppose au langage parlant à travers lequel les signes fonctionnent comme un miroir de sa parole et l'aident à mieux comprendre cette parole, donc sa propre détermination et ses propres intentions. C'est ainsi que le langage en interaction exprime au moins autant par ce qui est entre les mots ou derrière les mots que par les mots eux-mêmes et que, pour celui qui écoute, il ne peut se réduire à une opération de découverte en lui-même de significations déjà acquises.

La communication orale en interaction dépasse toujours les mots et l'organisation systémique de ces mots ne fonctionne pas comme une addition de constituants, mais plutôt telle une combinaison de ces constituants où la clarté du langage est de l'ordre du perceptif. Par ailleurs, le sens de toute interaction étant déterminé par le cadre de l'expérience, toute erreur ou ambiguïté de cadrage provoque inévitablement des erreurs et des ambiguïtés de sens. De cette sorte, les mots en tant que signes expriment moins un sens qu'un écart de sens entre eux et, dans l'interaction orale de face à face, « les mots, les formes mêmes apparaissent comme des réalités secondes, résultats d'une activité de différenciation plus originaire » (Merleau-Ponty, 1969 : 47), alors l'apprentissage de cette interaction en langue étrangère ne peut se baser uniquement sur l'apprentissage de la somme des significations morphologiques, syntaxiques et lexicales.

Le pouvoir réel du langage est tout entier dans son présent, c'est-à-dire dans sa capacité à organiser les mots sur le moment de manière à leur faire dire plus qu'ils n'ont jamais dit et de créer ainsi en nous cette sensation d'aller aux choses mêmes et donc que la langue est calquée sur ces choses. Cette illusion est presque toujours liée à notre langue maternelle ou de référence et entraîne la conviction que toute autre langue doit user des mêmes instruments pour capter les choses dans leurs formes, ce fait rendant cette langue incontournable dans l'apprentissage de l'interaction orale en langue étrangère. Toutefois, dans cet apprentissage, l'usage de la langue maternelle doit correspondre avant tout à une perspective et une discussion sur les choses à même de susciter la recherche et de favoriser l'acquisition de la langue grâce aux significations.

Si une langue est moins une somme de signes qu'un moyen de les discriminer les uns des autres, alors nous nécessitons une véritable praxis de la discrimination, de la distinction, dans les interactions orales transformées sur le terrain de l'apprentissage oral d'une langue étrangère. Les signes envoyés et interprétés par les apprenants lors de ces activités deviennent ainsi de véritables intersignes traduisant une idée du processus évolutif et susceptibles de garantir une meilleure compréhension du cadre recherché en même temps qu'une continuité des ressources dans l'interaction grâce aux sens équivalents. Il se confirme donc que c'est le sens dans toute sa complexité qui garantit le développement de l'interaction orale, qu'elle soit transformée ou pas, et qui nous permet à tout instant de la revivre, à condition évidemment que le moment vécu de la communication interpersonnelle ait été suffisamment intense et intentionnel. Ainsi, pour mieux comprendre la complexité du sens en interaction, il nous faut une parole qui se cherche à travers une intention de signifier sans a priori, une parole en train de se réaliser. Dans ce but, nous avons fait appel au concept de parole tel que l'a défini M. Merleau-Ponty.

3.2. La parole en interaction comme intention significative

La parole en interaction dont nous avons besoin est une parole à même de créer ou, du moins, de recréer le langage. C'est alors que « le langage, à l'état naissant et vivant, est le geste de reprise et de récupération qui me réunit à moi-même comme à autrui » (Merleau-Ponty, 1969 : 26), démontrant de cette manière que, dans le langage en interaction, il y a une action double, celle que nous faisons nous-mêmes et celle que nous faisons faire à l'autre en le représentant

au-dedans de nous-mêmes. Nous atteignons ainsi une parole qui symbolise la dynamique de sujets interagissant ayant l'intention de se comprendre et qui, poussés par cette intention de signification, en arrivent à fomentier un nouveau système d'expression. Un tel concept de parole nous permet de réintroduire le silence comme valeur essentielle de la dimension interactionnelle. Quant à cette dernière, elle s'illustre avant tout comme un mouvement intentionnel, pré-requis indispensable pour que l'échange ait lieu, déterminée par une qualité relationnelle. C'est ainsi que nous voyons comment cette parole commune en tant qu'intention de signification est représentative d'un ensemble de forces motivationnelles sur lequel l'interaction orale de face à face, transformée ou pas, s'appuie durant toute sa durée, ce qui suppose un cadre de références commun qui motive le premier mouvement, la parole initiale et la construction du sens dans toute sa complexité.

La perception des signes de la parole en tant qu'intentions significatives devient alors un enjeu fondamental pour la construction du sens dans les interactions orales en apprentissage. H.P. Grice a démontré à ce propos que toute question a surtout pour objectif de faire en sorte que le destinataire comprenne l'intention significative de celui qui la pose plus que la signification de la question même. (1969 : 166-167) Dans le prolongement, E. Goffman suggère que celui qui pose la question n'attend pas qu'on réponde à sa question, mais plutôt à son questionnement. (1991 : 537) Le fait de parler devient alors le sujet principal de toute conversation, la manière de dire étant toujours plus importante que ce que nous disons. En fait, comme l'exprime E. Goffman, « nous ne manions jamais l'information comme si nous n'étions qu'une boîte noire. » (1991 : 506) Dans les interactions orales transformées, grâce à la parole ou intention significative, l'apprenant réalise des arrangements à partir des outils signifiants qu'il possède et, ainsi, crée les ressources à même d'assurer la continuité entre les deux cultures et les deux langues. J'ai eu l'occasion dans des articles précédents de présenter les ressources possibles en question (Brouté, 2008a), mais nous voyons déjà comment le style langagier joue en tant que filtre entre les intentions significatives de parole et les ressources utilisées, et combien il faut considérer la parole avant qu'elle soit prononcée verbalement, ce qui suppose que les apprenants en interaction soient capables de revivre l'origine du langage. Or, pour réussir une telle opération, M. Merleau-Ponty suggère que nous regardions le langage « comme les sourds regardent ceux qui parlent, (...) tenter de le voir comme un de ces arts muets. (1960 : 75)

De fait, la communication orale s'appuie fondamentalement sur les corps tant dans leurs ressemblances en termes de gestuelle socioculturelle que dans leurs différences pour ce qui est du style et de l'expression. Il nous faut donc impérativement observer ce qui se passe physiquement, en l'occurrence gestuellement et acoustiquement, et analyser les mouvements des corps illustrant la parole ou intention commune de signification, a fortiori s'il s'agit d'apprenants aux capacités verbales encore limitées. En effet, les ressources du kinésique et de l'acoustique peuvent suppléer à tout moment les difficultés verbales et permettent d'éviter la rupture remettant en cause la face des apprenants interagissant.

Une culture n'est pas faite seulement de choses dites, mais également de non dits, d'implicites, de silences, d'onomatopées, de gestes et de sons qui sont

tout aussi signifiants. Pour S. M. Siegel, M. L. Friedlander et L. Heatherington, « notre perception s'appuie sur les indices verbaux pour un tiers seulement des messages échangés, les deux autres tiers s'établissent à partir des indices non verbaux. » (1992 : 117-119) Malheureusement, dans nos sociétés et sur le terrain des apprentissages, le « non verbal » se voit très souvent réduit au rôle de supplétif du verbal. Or, dans les interactions orales de face à face, quand ça parle, ça bouge à l'unisson, les différents canaux fonctionnant en synergie à partir d'une dynamique de l'intentionnalité, mais avec un seul support maintenant une continuité, en l'occurrence celui kinésique et gestuel.

Une fois confirmé le principe d'une corporéité signifiante dans les interactions orales de face à face, transformées ou pas, il nous faut nous atteler à la tâche d'un décryptage généralisé des différentes catégories de cette corporéité dans toute leur complexité, en l'occurrence celles liées à la synchronie intentionnelle de la parole, celles illustrant le marquage de l'évaluation cognitive et des commentaires empathiques et, enfin, celles reflétant toutes les ressources langagières de la continuité en interaction, puis les analyser en synergie avec les autres signes verbaux et acoustiques créateurs de sens (Brouté, 2008 (b)).

Bibliographie

- Bateson, G., Ruesch J. (1988), *Communication et société*. Paris : Seuil.
- Brouté, A. (2009), *Transformation, parole et ressources de la continuité : méthodologie de l'interaction orale dans l'apprentissage des langues étrangères*. Lille : ANRT Diffusion, Université de Lille.
- Brouté, A. (2008a), *Les interactions orales dans la classe de F.L.E*. Madrid : Pearson Educación.
- Brouté, A. (2008b), « Evaluer les interactions orales en FLE : une proposition de nouveaux descripteurs », *Synergies Pologne*, n° 5, Cracovie : GERFLINT.
- Cosnier, J., Brossard A. (1984) *La communication non verbale*. Neuchâtel-Paris : Delachaux et Niestlé.
- De Raymond, J-F. (1980) *L'improvisation*. Librairie philosophique : J. Vrin.
- Goffman, E. (1991) *Les cadres de l'expérience*. Paris : Editions de Minuit. Traduction de Frame Analysis (Isaac Joseph; Ed. Originale, 1974, Harper & Row, New York).
- Grice, H.P. (1979) « Logique et conversation ». Dans : *Communications 30*, Paris : Seuil, pp. 57-72.
- Gülich, E., Kotschi, T. (1995). « Discourse Production in Oral Communication ». Dans : U. M., Quasthoff *Aspects of Oral Communication*. Berlin, New York : Walter de Gruyter, pp. 30-66.
- Merleau-Ponty, M. (1969) *La prose du monde*. Paris : Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1960) *Signes*. Paris : Gallimard, Folio Essais.
- Siegel, S. M., Frielandler, M. L., Heatherington L. (1992) « Non - verbal Relational Control In family Communication », *Journal of Non - verbal Behaviour*, 16.
- Tabensky, A. (1997) *Spontanéité et interaction: le jeu de rôle dans l'enseignement des langues étrangères*. Paris : L'Harmattan.